

L'historien et son éditeur

André Vachon

Volume 23, Number 3, décembre 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302904ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302904ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vachon, A. (1969). L'historien et son éditeur. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 23(3), 353–359. <https://doi.org/10.7202/302904ar>

L'HISTORIEN ET SON ÉDITEUR *

Il y a bien longtemps, dit-on, des gens sérieux, philosophes et théologiens, disputèrent gravement si la poule était antérieure à l'œuf ou l'œuf à la poule. Un tel débat sur l'écrivain et l'éditeur serait parfaitement oiseux et mènerait infailliblement à de vaines questions de préséance. L'auteur, qui rédige le manuscrit, matière première de l'édition, revendiquerait la priorité; mais l'éditeur ne voudrait point si facilement lui céder le pas, soutenant, non sans raison, que l'auteur ne devient écrivain que par la vertu de la publication. Ne vaut-il pas mieux, fuyant les discussions stériles, que l'auteur et l'éditeur continuent de travailler ensemble, chacun fixant toute son attention sur le manuscrit, point d'arrivée pour l'un, point de départ pour l'autre, trait d'union entre eux et non barrière, objet au surplus d'une étude commune et d'un dialogue inspiré par la compréhension, la confiance et le respect mutuels?

C'est le manuscrit, en effet, projeté ou terminé, qui occasionne la rencontre de l'auteur — en l'occurrence, l'historien — et de l'éditeur. Ce manuscrit, conçu, rédigé en vue de sa publication sous la forme d'un livre, est désormais de la compétence de l'éditeur, dont le rôle est justement de choisir, parmi les ouvrages qui lui sont soumis, ceux qu'il imprimera — ou fera imprimer — et qu'il diffusera par les voies commerciales habituelles. Les critères pour l'adoption d'un manuscrit varieront d'un éditeur à l'autre, selon l'idée que chacun se fait d'un *bon* livre et la réputation qu'il veut donner ou conserver à sa maison. Chez les éditeurs dits "commerciaux", la rentabilité d'un projet aura cependant, sur la décision de publier, une incidence plus grande que dans les presses d'université.

Un premier examen du manuscrit révélera à l'éditeur s'il a en main la matière d'un livre. Car tout écrit, pour être d'une certaine longueur, n'est pas nécessairement propre à la publication. Publier, c'est rendre public un document, une étude. Or l'opération longue et coûteuse de la multiplication des exemplaires par l'impression n'est justifiable que s'il y a un "public", une clientèle suffisamment nombreuse, pour l'objet imprimé, de façon

* Texte présenté lors du dernier congrès de la Société historique du Canada, à York University, le 4 juin 1969.

que l'éditeur puisse assumer envers l'auteur l'obligation de diffuser son œuvre. L'historien, partant — puisque c'est de lui qu'il s'agit —, doit éviter, dans la rédaction et la présentation de son manuscrit, de rebuter inutilement le lecteur et de réduire sa clientèle aux seuls initiés, utilisateurs obligés de son ouvrage; il doit s'efforcer, au contraire, de satisfaire à la fois le spécialiste et l'honnête homme et d'ajouter à l'utilité de la documentation le plaisir d'une lecture agréable et vivante.

Je sais ce que mes propos peuvent avoir d'inquiétant. Je n'ignore point qu'on a, au siècle dernier, prétendu arracher l'histoire à l'emprise de la rhétorique (si tant est qu'elle fût jamais sous l'empire de la rhétorique et que des opinions comme celle de Nissen aient eu quelque fondement), et qu'on a proclamé l'histoire "science pure", selon le mot de Fustel de Coulanges: "Elle n'est pas un art, elle est une science pure [...] Elle consiste, comme toute science, à constater des faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien." Mon intention, du reste, n'est point de nier le caractère scientifique de l'histoire, mais d'affirmer que, scientifique dans ses méthodes, ses techniques et dans les préoccupations des spécialistes qui s'y adonnent, elle est également un genre littéraire, étroitement soumise, partant, aux règles de l'art. Quand, au moment de livrer le résultat de ses recherches, l'historien organise sa matière et prend la plume, il devient un écrivain qu'on a le droit de juger comme tel.

N'aurait-on pas accusé un peu à la légère les historiens du passé qui furent aussi de grands écrivains d'avoir faussé l'histoire pour en avoir fait un objet de littérature? Mais Voltaire, mais Montesquieu, mais Michelet avaient de l'histoire les conceptions, les méthodes et les techniques de leur temps, et ce sont ces conceptions, ces méthodes et ces techniques qui furent la cause de leurs errements, non leur style admirable qui, bien au contraire, est la seule chose peut-être qui ait résisté chez eux à l'impitoyable vieillissement. (Qui oserait soutenir que, piétres écrivains, ils eussent été meilleurs historiens?) Je veux bien que l'on proclame le caractère scientifique de l'histoire; Fustel de Coulanges l'a fait avant nous, et cela ne l'a pas empêché de donner des œuvres qui sont parmi les joyaux de la littérature française.

Sur la voie d'une certaine logique, on en est arrivé à craindre puis à interdire l'usage de l'imagination et de la sensibilité en histoire. L'historien, paraît-il, ne doit faire appel qu'à la raison, suffisante pour colliger faits et chiffres, pour les analyser et pour en tirer des conclusions — froides et nues comme la raison pure elle-même. Tout se passe comme si l'on voulait que l'historien

fût quelque impassible croque-mort calculant les richesses et les misères d'un passé qu'il porte d'un cœur sec au cimetière. L'on vous dira pourtant — voilà bien la contradiction! — que le rôle de l'historien est de ressusciter le passé. Mais comment, je vous le demande, faire revivre une société par le seul moyen de la raison? La raison peut reconstituer un décor, pièce par pièce, le meubler de quelques poupées aux allures vaguement humaines, et photographier le tout; seules l'imagination et la sensibilité de l'écrivain, de leur souffle créateur, animeront ce décor et lui donneront un cachet de vérité. — L'imagination et la sensibilité de l'écrivain sous le contrôle constant de la raison froide du chercheur, voilà, à mon avis, l'œuvre historique.

Je me prends souvent à souhaiter que, dans nos Instituts d'histoire, on explique clairement aux aspirants à la carrière historique le double caractère, scientifique et littéraire, de leur vocation; qu'on les incite puissamment à se préparer, et qu'on les prépare — si déjà il n'est point trop tard —, à exceller comme écrivains autant que comme chercheurs; qu'on leur persuade que la langue, la grammaire, le vocabulaire, sont des outils indispensables au même titre que les techniques du métier, et qu'ils doivent les manier avec une égale aisance ou se résigner à n'exprimer jamais que d'une façon imprécise et partielle les fruits de leurs recherches et de leurs méditations. Plus encore, cessant d'encourager l'étudiant à ne lire que dans le domaine étroit de sa discipline personnelle, on le pressera au contraire de se donner cette solide formation et cette vaste culture si nécessaires au véritable historien et qu'on ne peut acquérir que par des lectures nombreuses et variées et par la pratique même d'autres disciplines: littérature, arts, philosophie, théologie, anthropologie, etc. Comment pourrait-on même rêver de donner une explication "globale" de l'histoire, comme on dit aujourd'hui, si l'on n'est pas d'abord un humaniste, si l'on n'a pas sur toute chose ces "lumières" dont on parlait autrefois?

Il faut prendre garde, cependant, que l'étudiant ne se méprenne, à son tour, sur le sens de l'épithète "littéraire" appliquée à l'ouvrage d'histoire, et qu'il ne se refuse à l'effort de bien écrire parce qu'il confond, lui aussi, "littérature" avec "rhétorique" et que par "style" il entend quelque manière ampoulée et fleurie de s'exprimer. Ce qu'on demande au futur historien, c'est d'écrire dans une langue riche et correcte, d'adopter un style simple, naturel, vivant, qui convienne à l'histoire. Le style étant, selon La Bruyère, "l'expression ou l'image la plus digne" de la vérité, seul le mauvais style, impuissant à donner une juste image

de la vérité historique, saurait être préjudiciable à l'histoire. Le style, il faut encore le rappeler à l'étudiant, est adaptable à tous les genres et à toutes les situations, n'étant rien de plus que la forme donnée par l'écrivain à sa pensée; et la plus ou moins grande qualité du style lui vient d'abord de sa correspondance plus ou moins exacte avec cette pensée.

Dans nos Instituts d'histoire, on enseigne l'histoire de tout, sauf, je le crains, celle de l'histoire elle-même. Or une étude sérieuse et objective de l'historiographie depuis les Grecs serait de la plus évidente utilité aux futurs historiens, qui en dégageraient des règles — positives et négatives — pour l'écriture de l'histoire. Ils se persuaderaient, je n'en doute point, que le livre d'histoire doit, sauf de rares exceptions, présenter le *résultat* de la recherche, et non relater par le menu le long et pénible cheminement de celle-ci; que les fiches ont pour but de suppléer la mémoire défaillante, et non, liées les unes aux autres par des *mais, cependant, en outre, par contre*, de grossir artificiellement un ouvrage; que, si l'analyse est essentielle, au stade de la recherche, c'est en général la synthèse qui doit présider à l'organisation du livre; que l'abondance de la matière, enfin, et la précision de l'information ne sont pas nécessairement proportionnelles au nombre des pages que contient un ouvrage.

La fréquentation assidue des grands maîtres apprendra aux étudiants combien Fénelon avait raison d'affirmer que "la principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre et dans l'arrangement". De l'organisation de la matière, en effet, dépendent une certaine unité de l'ouvrage, la clarté souvent et la précision de l'ensemble, de même que le rythme de l'exposé. C'est une phase très délicate — la plus délicate, à vrai dire — de la préparation du manuscrit, et qui demande beaucoup de jugement et de goût. Pour Pascal, la bonne économie d'un ouvrage est, à elle seule, une justification suffisante de son existence: "Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau: la disposition de la matière est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on se sert l'un et l'autre, mais l'un la place mieux." Or, il n'y a d'ordre possible, d'équilibre réalisable, que si l'on opère un choix rigoureux dans la matière accumulée dans le cours de la recherche. Il faut résister à la tentation de tout dire, ce qui ne pourrait se faire qu'au détriment de la précision, de la clarté et du mouvement; il faut le plus possible dégager les grandes avenues qui mèneront rapidement le lecteur à la conclusion de l'ouvrage. Fénelon a bien décrit l'attitude du véritable historien à cet égard:

L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien, et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché [...] Au contraire, un historien sobre et discret [i. e. qui fait preuve de discernement] laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire: ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux et sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser cette scrupuleuse exactitude aux compilateurs.

Par soumission aux règles de l'art, l'historien, en composant la matière de son livre, en retranchera donc tout ce qui ne concourt pas directement au but de l'ouvrage, comme les longueurs, digressions ou discussions purement érudites de questions particulières, se rappelant sans cesse que son rôle, sauf exception, est d'exposer le résultat de ses recherches, comme il a été dit précédemment, et non d'en décrire les subtils mécanismes et les hésitantes démarches. On pourrait appliquer au livre d'histoire, mais avec toutes les nuances et les restrictions nécessaires, la remarque plus générale de Quintilien: "L'histoire est écrite pour raconter [ou pour exposer], non pour prouver." Quoi qu'il en soit, en allégeant son ouvrage de la façon ici préconisée, l'historien le rend accessible à l'honnête homme, sans pour autant frustrer le spécialiste, auquel il peut s'adresser par le moyen des revues spécialisées. Les longues et savantes démonstrations, fondements nécessaires de son livre, les tableaux statistiques, les morceaux d'érudition pure, tout cela devrait faire l'objet d'articles de revue, de façon que l'auteur, y renvoyant une fois pour toutes le lecteur de son ouvrage, puisse librement raconter, décrire, expliquer, sans toujours commencer *ab ovo*. Les revues spécialisées rendront le même service à l'historien désireux d'exploiter les sous-produits de sa recherche.

Dépouillée, ramassée, toute tendue vers le but ultime de l'ouvrage, la pensée de l'historien commandera un style concis, rapide, vivant. La précision aiguë de la pensée est déjà une garantie de bonne écriture. L'historien n'aura de cesse qu'il n'ait atteint à cette concision qui sied si bien à la littérature, mais qui est indispensable à l'histoire. L'inflation est à la mode, et l'inflation verbale plus que toute autre; l'historien mettra toute son étude à bannir de ses écrits adjectifs, adverbess et autres mots inutiles à son propos, s'appliquant, par l'emploi judicieux qu'il en fera, à restituer leur pleine valeur aux mots qui signifient et animent naturellement. "Amas d'épithètes, mauvaises louan-

ges; ce sont les faits qui louent, disait La Bruyère, et la manière de les raconter." Ce style concis, dépouillé, précis, est essentiel à la clarté, première qualité du style, et à la vie, sans laquelle l'ouvrage historique serait la négation même de la notion d'histoire.

Voilà, Messieurs les professeurs d'histoire, ce qu'un éditeur universitaire, qui fut un temps votre collègue, souhaite que vous répétiez à vos étudiants. Peut-il ajouter qu'il espère fortement que vous vous montrerez sévères dans l'appréciation littéraire de leurs travaux semestriels, et beaucoup plus exigeants encore envers vos dirigés, candidats au diplôme d'études supérieures et au doctorat. L'étudiant gradué doit être conscient du fait que la thèse est un exercice, très sérieux, certes, mais un exercice tout de même; les membres des jurys doivent s'en convaincre les premiers, et éviter de recommander systématiquement aux nouveaux diplômés et docteurs qui ont eu quelque succès la publication intégrale de leur thèse. Les lettres et visites nombreuses que nous recevons de ces jeunes gens, désireux de publier leur thèse et munis à cet effet de la recommandation d'un jury, nous incitent à croire qu'ils n'ont pas compris que la publication devrait être une consécration, et non un coup d'essai. La thèse originale, déposée à la bibliothèque de l'université, étant disponible aux spécialistes par le moyen de prêts ou de copies microfilmées, qu'on invite plutôt le diplômé à reprendre, de longue main, tout ou partie de son étude et à lui donner peu à peu la forme d'un livre, en la délestant de tout le fatras scolaire qui l'alourdit habituellement et, en général, de tout ce qui serait propre à décourager le lecteur cultivé. Qu'on lui persuade de se préparer longuement, religieusement, à la consécration par la publication et, entre-temps, de se faire la main en soumettant de bons articles à la direction de nos différentes revues d'histoire.

Je n'ai plus, en terminant, qu'un dernier vœu à formuler: que nous ayons bientôt, au Canada français, une véritable critique pour les ouvrages d'histoire, comme nous en avons une pour le roman, la poésie et les essais dits littéraires. Je ne sais trop, du reste, à quoi attribuer le fait regrettable que nous n'avons guère pratiqué jusqu'ici que la recension traditionnelle, négligeant presque complètement les aspects littéraires de notre production historique. Serait-ce, justement, que, trop peu littéraires dans l'ensemble, nos ouvrages d'histoire ne retiennent pas l'attention des critiques professionnels, et que, par ailleurs, les historiens, collègues de l'auteur, n'osent point livrer le fond de leur pensée? Vous aurez peut-être noté que, s'il arrive exceptionnellement

que l'appréciation d'un ouvrage récent dépasse les limites prudentes de la recension, cela devient tout de suite un événement. On oublie trop, je pense, qu'en publiant un écrit on le soumet au jugement du lecteur; au reste, que la critique soit bonne ou mauvaise, le livre n'en est ni meilleur ni pire. A l'exemple de Boileau, il faut faire preuve de plus de sérénité et abandonner à la critique "jusqu'aux points et aux virgules" de ses ouvrages, une fois qu'on les a jugés dignes d'être publiés.

ANDRÉ VACHON

directeur général

Les Presses de l'Université Laval